

**PAGES
MANQUANTES**

Le Rosaire

Revue mensuelle

Publiée par les Pères Dominicains

VOL. XIII

ANNEE 1907

Couvent de Notre-Dame du Rosaire
Saint-Hyacinthe.

2e Revue

Revue mensuelle

Publiée par les Frères Dominicains

IMPRIMATUR

† A. X.

Évêque de St-Hyacinthe.

VOL. XIII

ANNEE 1907

Contient de beaux Plans de l'Académie

de St-Hyacinthe

Janvier

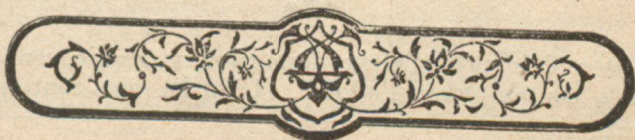


ALUT, salut, nouvelle année !
Au ciel neigeux ton aube luit,
Et notre Dieu t'a destinée
A nous mener plus près de lui.

Puisqu'autrefois l'étoile errante
Guida les Mages au Sauveur,
Notre âme, du terme ignorante,
Fie à ton erre sa ferveur.

Joyeux ou tristes, à la suite
Tes jours seront tous bien reçus,
S'ils nous découvrent, par leur fuite,
Marie, et dans ses bras, Jésus.

H. MARIENLOB.



LE ROSAIRE

CE QU'IL Y A DANS UN TOUT PETIT AVE

COMMENT PRIER



LES prières ont, elles aussi, leur valeur et leur mérite relatifs, et il importe souverainement, par respect pour Dieu et la sainte Eglise, et pour notre propre avantage personnel, de nous en rendre un compte exact. D'un choix judicieux et surnaturel dépend le bon ordre de notre foi et de notre piété, aussi bien que l'avancement spirituel quotidien que Dieu attend de nous.

Les formules les plus simples, en apparence, sont parfois les plus divines d'origine, les plus profondes de doctrine et de sens, les plus sublimes d'inspiration. C'est tout d'abord le cas pour le *Pater*, qu'un jour le Seigneur lui-même nous enseigna, puis ce l'est ensuite, mais immédiatement, pour la salutation Angélique.

Prière admirable, parce qu'elle est apportée du ciel par l'ange de Dieu à Marie, et consacrée dans le Rosaire, avec une insistance particulière, par l'usage officiel de l'Eglise, juge et conseillère infaillible en cet ordre de choses, elle présente encore une autre excellence, celle d'une " leçon de prière " parfaite.

Désarticulée, en effet, le mécanisme de la prière laisse voir deux éléments distinctifs, la louange et l'invocation, que l'*Ave Maria* réunit à un degré singulier.

Voyons un peu comment.

Grand je prie, j'élève d'abord mon esprit vers Dieu pour le contempler et l'adorer. C'est là, dans toute prière

véritable, le premier sentiment de l'âme chrétienne. Avant même que d'adresser à Dieu notre suppliche, déjà, par le mouvement de notre foi, nous louons d'abord sa puissance infinie, sa bonté toute miséricordieuse, ses grandeurs, toute sa majesté. Et bien plus, d'un seul regard de la foi ou d'un simple élan de la charité, nous pourrions avoir prié, car, de contempler Dieu et de l'aimer de toute son âme, c'est, aussi, vraiment et parfaitement prier.

Et si ma prière, au sens ordinaire du mot et dans la pratique, n'est qu'une "demande" faite à Dieu,—en son nom ou celui de ses Saints,—les grâces dont j'ai besoin, il y a encore, dans ce recours, un implicite tribut d'hommage et d'adoration. L'humilité chrétienne est le terrain naturel où germe la louange de Dieu, et c'est sur cette tige que fleurit la prière.

Il nous est, d'ailleurs, instinctif d'en agir de la sorte, et c'est là ce que nous faisons tous les jours. Nous nous réclamons auprès des puissants, des riches, de ceux que distinguent la naissance, la fortune, le prestige du talent ou du génie, de leur puissance même, de leur richesse, de toute l'influence précisément et de ce talent et de ce génie, pour leur faire à eux-mêmes comme une obligation morale, déjà, de nous assister. Rien n'est plus juste.

Eh ! bien, voyez cette salutation de l'ange, si simple et pourtant si rationnelle, comme elle sait bien tout d'abord présenter à Dieu, en Marie, le plus magnifique tribut d'hommages et de louanges. C'est déjà, d'un seul coup, le demi-succès de notre demande.

Elle évoque, en effet, dans l'âme de la très sainte Vierge, les plus suaves, d'ineffables souvenirs, ceux des circonstances les plus divinement mystérieuses de sa vie terrestre... prédestination à la maternité divine, apparition soudaine du céleste messager qui la salue "pleine de grâce et bénie entre toutes les créatures", première reconnaissance, par la mère du Précurseur, des grandes choses, des merveilles accomplies en elle par l'adorable Trinité, et tout ce culte des générations à venir,—de l'Eglise, épouse du Fils divin qu'elle va engendrer,—à travers tous les siècles désormais, jusqu'aux profondeurs de l'éternité !

Quels mystères adorés, et Gabriel, Elizabeth, Jésus et

son Eglise, quelle magie d'évocation, dans ces mots, pour le cœur de Marie !

Or, depuis lors, à chaque jour et à chaque instant, c'est avec ces personnalités glorieuses, de leur propre voix encore tremblante des mêmes émotions, que l'humanité, défilant devant Marie, en un cortège vaste comme le monde, s'incline devant elle, dans la poussière du néant, écrasée sous le poids de son péché. Et nous la proclamons, celle-là, " Mère de Dieu ! " Et sans jamais cesser, nous la chantons assise sur un trône, voisin de celui de Dieu, avec qui, elle aussi, règne sur le monde ! . . .

" Vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; entre toutes les femmes vous êtes bénie à jamais, et vous portez dans vos entrailles un fruit divin, le verbe fait chair, ce Jésus-Christ, la source même de toute bénédiction ! "

Ici, l'Eglise ajoute un mot indiciblement doux, son nom : " Je vous salue, Marie ! " Et cela veut dire, comme le proclament les saints : " excellent chef-d'œuvre du Très Haut, Mère admirable du Fils, qui, dans son cœur, vous estime et vous aime plus que tous les anges et les hommes, fontaine scellée et épouse fidèle de l'Esprit ! "

Nous poursuivons : " le Seigneur est avec vous " ; et cela veut dire : " Vous êtes le sanctuaire et le repos de l'adorable Trinité toute entière, un temple plus magnifique et plus divin que celui même de l'univers, que celui même des chérubins et des séraphins ! " . . .

Oui, " Le Seigneur est avec vous ", et cela veut dire, comme l'explique l'ange : " Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu lui-même. . . dans votre sein virginal vous allez concevoir, et le Fils que vous engendrez s'appellera Jésus. . . Il sera grand entre tous. . . ce sera le Fils même du Très-Haut. . . le Seigneur Dieu va lui donner le trône de David, son ancêtre selon la chair, et sur la maison de Jacob — c'est-à-dire de l'Eglise — à jamais il règnera ! "



Mais, savez-vous bien, pourtant, ce qui, dans ces louanges et ces évocations glorieuses, achève la joie de la très-sainte Vierge, et consacre l'indicible honneur qu'elle en reçoit ? Le voici.

En la glorifiant, nous nous attachons à glorifier Dieu lui-même, et c'est par où nous atteignons le mieux son cœur... Elle n'a pas cette fausse humilité de ne point voir en elle les grandes choses qu'y a faites Dieu. Elle les contemple, au contraire, dans l'extase et l'adoration. Elle les proclame bien haut. Son âme en déborde, et devant tous les siècles, et franchissant tous les espaces, elle les chante à tous et partout ! Mais, en cela, elle ne s'abuse pas non plus, et c'est Dieu — Dieu seul — qu'elle exalte et glorifie de la sorte. Comme nous aussi, donc, nous lui plaisons, en rapportant avec elle toute gloire à Dieu... " Vous êtes pleine de la grâce de Dieu, le Seigneur est avec vous ! "

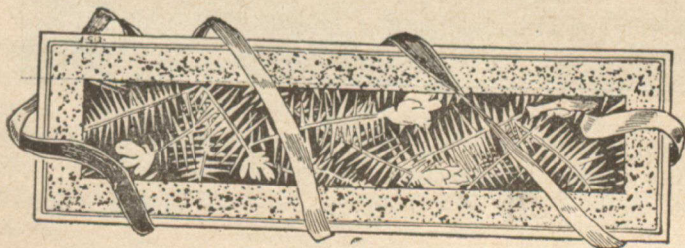
Ainsi louée, notre Mère du Ciel est, comme à nouveau, dans le plus pur enivrement de ses impressions d'alors, de ses émotions divines, et le moment pourrait-il être plus admirablement venu de présenter à la Vierge bénie nos humbles requêtes ?..

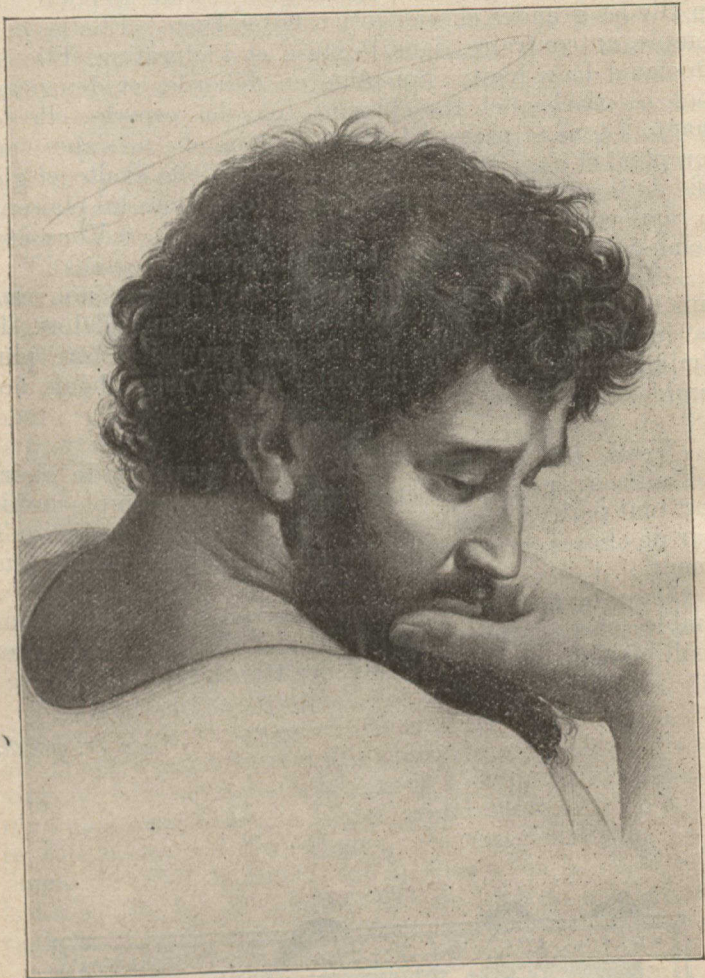
Voilà, très sommairement, ce que contient de gloire et d'honneur, pour Dieu et sa sainte Mère, la simple moitié d'un tout petit " Ave ", et encore n'ai-je traité ce sujet qu'à fleur de choses, et comme, pour ainsi dire, par l'écorce seulement.

Dans la fin, nous verrons par quelles voies la plus humble prière peut emporter le ciel d'assaut, et monter infailliblement au plus éclatant des triomphes.

fr. PAUL DESJARDINS,

des fr. prêch.





SAINT PAUL

CONVERSION DE SAINT-PAUL

APPELS DIVINS (1)



QUAND Saint-Paul entendit la voix venant du ciel, il dit aussitôt, tremblant et étonné : “ Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? ” Cette même docilité se trouve affirmée ou impliquée dans les deux récits qu’il donne lui-même de sa conversion miraculeuse. Dans le vingt-deuxième chapitre, il dit : “ Et je dis : que ferai-je Seigneur ! ” Et dans le vingt-sixième, après avoir rapporté au roi Agrippa ce que la voix divine lui avait dit, il ajoute, ce qui revient au même : “ Alors, ô roi Agrippa, je ne désobéis point à la voix céleste ”.

Tel est le récit qui nous est donné du premier pas de Saint-Paul dans les voies miséricordieuses de Dieu, voies dont le terme devait être son salut éternel. “ Ceux qu’il a connus dans sa prescience, il les a aussi prédestinés, et ceux qu’il a prédestinés, il les a aussi appelés ”, — voilà les premiers, — “ et ceux qu’il a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu’il a justifiés, il les a aussi glorifiés. ” — Voici la suite des miséricordes divines ; et vous voyez que c’est la prompte obéissance de Saint-Paul qui le conduisit de la première manifestation de la grâce divine à la seconde, et qui nous la première miséricorde divine à la seconde.

Telle est donc la leçon que nous donne la conversion de Saint-Paul : obéir promptement à l’appel. Si nous obéissons, qu’à Dieu en soit la gloire, car c’est lui qui agit en nous. Si nous n’obéissons pas, que la honte en soit pour nous, travaillés que nous sommes par le péché et l’incrédulité. Veillons donc à agir en conséquence ; ayons crainte, très grande crainte de ne pas obéir à la voix de Dieu quand

(1) *La Vie chrétienne.* Paris, Bloud. (Montréal, Cie Cadieux et Derome.)

il nous appelle ; et pourtant ne nous glorifions point et ne nous faisons point honneur de lui obéir. Telle a été la conduite de tous les saints depuis le commencement ; ils travaillaient à leur salut avec crainte et tremblement, et en attribuaient pourtant l'œuvre à celui qui les poussait à vouloir et à faire son bon plaisir ; ils obéissaient à l'appel, et rendaient grâces à celui qui les appelait, à celui qui accomplissait en eux leur vocation

Tels sont les grands exemple d'appels divins dans l'écriture ; et leur marque caractéristique est celle-ci : ils demandent une obéissance immédiate, et ils nous appellent à quelque chose que nous ignorons ; ils nous appellent dans les ténèbres. La foi seule peut leur obéir.

. . . . Car, en vérité, nous ne sommes pas appelés une fois seulement, mais beaucoup de fois ; tout le long de notre vie le Christ nous appelle. Il nous appela d'abord dans le baptême ; mais plus tard aussi ; que nous obéissions ou non à savoix, il nous appelle encore miséricordieusement. Si nous manquons aux promesses de notre baptême, il nous appelle au repentir ; si nous faisons effort pour accomplir notre vocation, il nous appelle toujours plus avant de grâce en grâce, et de sainteté en sainteté, tant que la vie nous est laissée Tous nous sommes appelés sans cesse, d'une chose à l'autre, toujours plus loin, n'ayant point de lieu de repos, mais montant vers notre repos éternel, et n'obéissant à un ordre que pour être prêts à en entendre un autre. Il nous appelle sans cesse, afin de nous justifier sans cesse ; et sans cesse, et de plus en plus, nous sanctifier et nous glorifier.

Il nous serait bon de comprendre ceci ; mais nous sommes lents à comprendre cette grande vérité, que le Christ est en quelque sorte marchant parmi nous, et par sa main, ses yeux, sa voix, nous ordonnant de le suivre. Nous ne comprenons pas que son appel est une chose qui a lieu en ce moment même. Nous pensons qu'elle eut lieu au temps des apôtres ; mais nous n'y croyons pas, nous ne l'attendons pas pour nous-mêmes. Nous n'avons pas d'yeux pour voir le Seigneur

Or, voici ce que je veux dire : c'est que ceux qui vivent religieusement voient parfois s'imposer à eux des vérités qu'ils ne connaissaient pas encore, ou dont ils n'avaient pas

besoin de s'occuper ; vérités qui impliquent des devoirs, qui sont en fait des préceptes, et réclament l'obéissance. C'est de cette façon, ou d'une façon semblable, que le Christ nous appelle maintenant. Il n'y a rien de miraculeux ou d'extraordinaire dans ses rapports avec nous. Il agit par l'intermédiaire de nos facultés naturelles et des circonstances de notre vie. Pourtant, sa providence est pour nous, dans tous les points essentiels, ce qu'était sa voix pour ceux qu'il appelait quand il était sur la terre : qu'il commande par une présence visible, ou par une voix, ou par notre conscience, cela importe peu, du moment que nous sentons qu'il y a commandement. S'il y a un commandement, on peut y obéir, ou y désobéir ; on peut l'accepter, comme l'acceptèrent Samuel ou Saint-Paul ; ou le repousser, comme fit le jeune homme qui avait de grands biens.

Et ces appels divins sont aujourd'hui, de par leur nature même, aussi soudains, aussi imprécis et obscurs, quant à leurs conséquences, qu'ils étaient autrefois. Les événements et accidents de la vie sont, cela est clair, une voie spéciale par où nous viennent les appels que j'étudie ici, et ils sont, de par leur nature même, comme le mot accident l'implique, soudains et inattendus. Un homme suit son existence habituelle ; il rentre chez lui un jour et trouve une lettre, un message, une personne, par quoi une épreuve soudaine tombe sur lui ; épreuve qui, s'il l'accepte religieusement, sera pour lui le moyen de s'élever à un plus haut état de perfection religieuse, à un état qu'il comprend actuellement aussi peu que Saint-Paul comprenait les mots intraduisibles entendus dans le paradis. Par le mot épreuve nous entendons communément un événement qui, s'il est pris comme il faut, confirmera un homme dans le chemin qu'il suit ; mais je parle de quelque chose de plus que cela : de ce qui non seulement le confirmera, mais l'élèvera à un haut degré de connaissance et de sainteté. Plusieurs seront frappés. en regardant leur vie passée, de constater quelles idées différentes ils se sont faites, à différentes époques, sur ce qu'était la vérité divine, sur la façon de plaire à Dieu, sur les choses permises ou défendues, sur la perfection et sur le bonheur. Je ne me fais pas scrupule de dire que ces différences peuvent être aussi grandes que celles que l'on peut supposer entre l'état d'esprit de Saint-Pierre pêchant tran-

quillement sur le lac, ou celui d'Elisée conduisant ses bœufs, et le nouvel état d'esprit de chacun d'eux quand ils furent appelés à être apôtre ou prophète. Elisée et Saint-Pierre en vérité furent aussi appelés à un nouveau mode de vie ; ce n'est pas de cela que je parle, je ne parle pas de cas où des personnes changent de condition, de situation sociale, de carrière ; je suppose qu'elles demeurent à peu près telles qu'au paravant dans les conditions extérieures de leur vie ; mais je dis que plus d'un homme a conscience d'avoir changé profondément au dedans de lui-même, dans sa manière de juger ce qu'est la vérité et ce qu'est le bonheur. Et je ne parle pas, d'autre part, de changements assez grands pour retourner complètement les opinions et la conduite d'un homme. Cette homme pourra voir encore un lien entre l'un et l'autre ; comprendre que le premier l'a conduit au second ; et pourtant il sentira qu'après tout ils ne sont pas de même ordre ; qu'il est entré dans un nouveau monde de pensées, et qu'il mesure les choses et les personnes sur une règle différente.

... Rien n'est plus certain que ceci : certains hommes se sentent appelés à de grands devoirs et de grandes œuvres, auxquels d'autres ne sont pas appelés. La raison de ceci, nous l'ignorons ; soit que ceux qui ne sont pas appelés trahissent l'appel, parce qu'ils ont succombé dans les épreuves antérieures ; soit qu'ils aient été appelés et n'aient pas obéi ; soit que Dieu tout en donnant à chacun la grâce baptismale, appelle toutefois réellement certains hommes, par sa libre grâce, à de plus hautes choses que d'autres : mais il en est ainsi. Tel voit des spectacles que tel autre ne voit pas, a une foi plus large, un amour plus ardent, une plus grande intelligence spirituelle. Nul n'a le droit de prendre comme son idéal de sainteté l'idéal inférieur d'un autre. Ce que les autres sont ne nous regarde pas. Si Dieu nous appelle à renoncer plus complètement au monde, s'il nous demande un sacrifice de nos espoirs et nos craintes, c'est là notre gain, c'est là une marque de son amour pour nous, c'est là une chose dont nous devons nous réjouir. Le zèle cherche simplement à faire la volonté de Dieu. Il dit simplement " Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. Seigneur que voulez-vous que je fasse ? " Oh ! puissions-nous avoir un peu plus de cet esprit ! Oh ! puissions-nous avoir cette

simple vue des choses, qui nous fait considérer comme notre unique devoir de plaire à Dieu ! Que sert de plaire au monde, de plaire aux grands, même de plaire à ceux que nous aimons, en comparaison de cela ? Que sert d'être applaudi, admiré, courtoisé, obéi, en comparaison de ce seul but : ne pas désobéir à une vision d'En Haut ? Que peut offrir le monde de comparable à cette intelligence des choses spirituelles, cette foi clairvoyante, cette paix céleste, cette haute sainteté, cette droiture infaillible, cette espérance glorieuse que ceux-là possèdent qui aiment et suivent dans la sincérité de leur cœur Notre Seigneur Jésus Christ ?

NEWMAN.



LE THÉÂTRE



OUT est problème encore sur les vrais effets du théâtre, parce que les disputes qu'il occasionne ne partageant que les gens d'Eglise et les gens du monde, chacun ne l'envisage que par ses préjugés". (1)

C'est ce qu'il faudrait démontrer. L'affirmation a une allure de vérité qui n'est pas pour déplaire à ceux qui aiment bien que de pareilles questions restent toujours pendantes, et qui préfèrent les problèmes à leur solution. Aussi faut-il bien se garder de la juger sur l'air ; il faut la juger, cependant, ou, si l'on veut, en faire la critique. L'on saura, alors, ce qu'il y a de vrai dans ce que beaucoup de gens, qui ne sont pas d'Eglise, acceptent comme le dernier mot sur la question du théâtre ; et l'on reconnaîtra de quelle matière est fait ce doux oreiller sur lequel leur conscience s'endort.

Et d'abord, on ne discute pas pour décider quels sont " les vrais effets du théâtre ", si l'influence en est bonne ou mauvaise sur les mœurs, — car il doit bien, au fond, s'agir ici de morale, en quelque manière ; — on prend, seulement, vis-à-vis de cette question des positions différentes, dont l'une est d'y faire une réponse très nette, en affirmant que le théâtre est contraire aux bonnes mœurs, et c'est celle des " gens d'Eglise ", — l'autre, d'y rester étranger, d'user du théâtre en en ignorant, ou en feignant d'en ignorer, les effets, — et c'est celle des " gens du monde. " Chacun, des deux côtés, avant toute dispute, tient sa solution, dont il ne veut pas changer, ou parce qu'il la sait appuyée sur de bonnes raisons, ou parce qu'il croit avoir des motifs suffisants de la suivre. On ne cherche donc pas à s'éclairer, puisque, d'un côté, on a l'assurance de posséder déjà la lumière, — et l'on verra si c'est avec raison, — et que, de l'autre, on ne se soucie pas de l'avoir, on n'en veut pas, on la redoute même,

(1) J. J. Rousseau : Lettre sur les Spectacles.

plutôt. Ce ne sont pas les disputes qui font que l'on est partagé : mais, c'est, au contraire, parce que l'on est partagé, et radicalement, qu'il y a quelquefois, non pas précisément des disputes engagées, mais simplement des justifications offertes de conduites différentes. Et ainsi, ce que l'on voudrait présenter comme un problème à tout l'air de n'en pas être un.

Si, d'ailleurs, on tient absolument à trouver que " tout est problème encore sur les vrais effets du théâtre ", c'est-à-dire, si l'on veut s'avouer assez naïf ou assez aveugle pour ne pas voir à quoi tend le théâtre et quels en sont les " vrais effets ", on le peut ; mais qu'on ne s'attende pas à trouver tout le monde de ce sentiment. Car ce ne sera toujours le sentiment que de ceux qui n'envisagent cette grave question que d'après des préjugés.

Et ce ne sont pas " les gens d'Eglise ". Ceux-ci ont en effet toujours eu des raisons à offrir, — et de très sérieuses et de très solides, — quand ils se sont prononcés sur " les vrais effets du théâtre ". Ils les prennent, peut-être, un peu haut, ces raisons, et les tirent d'un peu loin, — plus haut et de plus loin que ne le peuvent souffrir " les gens du monde " ; mais ce n'en sont pas moins des raisons qui peuvent être facilement entendues et comprises de tous, puis qu'un peu de bon sens y suffit. Ils y tiennent, à ces raisons, et précisément parce qu'ils sont " gens d'Eglise ", c'est-à-dire, parce qu'ils savent que l'Eglise les doit inspirer et diriger en tout ce qui regarde la conduite de la vie, qu'elle doit faire pour eux la règle des mœurs, et que le théâtre étant du nombre des divertissements que le monde leur offre, elle doit leur dire ce qu'en peuvent être pour eux, et en soi, d'abord, les effets. Et si l'on veut dire que c'est là précisément un préjugé que ce jugement de l'Eglise que les fidèles acceptent, on le peut encore ; mais on ne le prouvera jamais, puisque " les gens d'Eglise " ne se rangent pas à cette solution sans l'examiner, sans en saisir les éléments, qu'ils trouvent rationnels, et auxquels, par conséquent, ils ne peuvent pas, le voudraient-ils, refuser leur assentiment.

Les préjugés sont du côté des " gens du monde ", ou, si l'on veut, les arguments défectueux, qui imposent une solution qu'on ne pourra jamais regarder comme la vraie. Et

d'abord, il ne faut pas parler du "jugement" "des gens du monde" sur le théâtre, mais plutôt de leur "sentiment"; car ce n'est pas la raison qui les guide, — on devrait plutôt dire, qui les entraîne, — c'est la volonté. Ils trouvent le théâtre *bon*, non parce qu'ils le jugent tel, mais parce qu'ils l'aiment, parce qu'il le leur faut; et ce qui, en eux, le leur impose ainsi, n'est rien moins que rationnel, ou raisonnable, puisque c'est la passion.

En effet, la foule des mondains ne voit dans le théâtre qu'une "forme du jeu", un "divertissement"; et ils s'accordent en cela avec de trop nombreux journalistes, qui ne cherchent pas plus de morale au théâtre que dans les courses de chevaux, le foot-ball et le canotage. Ces gens n'attendent pas du théâtre qu'il les instruisse, qu'il les élève, ni surtout qu'il les prêche; mais, simplement, qu'il les aide à passer ou à tuer le temps, en excitant en eux les fibres les plus sensibles du rire, de l'émotion, de la passion. Certes, ce n'est pas eux qui voudraient voir la littérature remplir sa fonction la plus haute et la plus sociale, et qui consiste à "être d'un homme à un autre homme une communication de l'expérience"; car ils ne sentent pas le besoin de "vérifier, de contrôler, d'étendre, de fortifier" la leur, de la "rectifier par l'expérience des autres", (1) et ils n'encourageront jamais la littérature dans cette œuvre, trop austère, et trop moralisante, pour eux. Ils la redouteraient, peut-être. Tout ce qu'ils demandent au théâtre, — puisque c'est eux, en somme, qui le font exister et qui le soutiennent, — c'est qu'il réponde à leurs intimes désirs, au plus pressant besoin, qui est, pour eux, de rire et de s'amuser. Ils n'apportent pas là de préoccupations morales: ils ne se demandent pas à quoi tend un spectacle, ou quel retentissement ils pourrait avoir dans leur vie: il suffit, pour le moment, qu'il les divertisse. Eux se grisent, et ne songent pas aux effets de cette griserie.

Faut-il conclure, ici, qu'ils se trompent? On le verra assez par la suite. Concluons, plutôt, qu'il n'y a pas de "problème sur les vrais effets du théâtre", qu'il n'y a plus de question à résoudre; il n'y a que des solutions, ou mieux, des positions vis-à-vis d'une question toute résolue. Il n'y a pas, par conséquent, de disputes; il y a des oppositions.

(1) Brunetière: Rev. Deux-M. Fév. 1904, p. 320.

Ce que l'on veut, ce n'est pas de s'entendre, mais c'est de se faire entendre ; on ne prétend pas faire des concessions ; on veut tout ou rien. Il n'y aurait que le terrain du bon sens qui pût être commun, ou si l'on aime mieux, du sens moral, ou si l'on veut encore, du sens de la morale ; mais tout le monde n'est pas disposé à y descendre, plutôt, à y monter. On a donc tort de parler de " problème sur les vrais effets du théâtre ", puisque c'est, au fond, parler pour ne rien dire.

On n'est pas moins dans l'erreur, — ou dans une grande ignorance, — quand on ne voit, parmi les " disputants " que " les gens d'Eglise ", d'un côté, et de l'autre, " les gens du monde ". Et c'est ce qu'affectent de croire les mondains, et toujours par préjugé, c'est-à-dire, parce qu'ils ne se donnent pas la peine d'éclairer leur créance. Ils n'y regardent pas de si près. S'ils le voulaient faire, cependant, ils apercevraient, dans le groupe où ils ne voient, de loin, que des " gens d'Eglise ", beaucoup d'esprits, — et de ceux qui sont faits pour leur inspirer confiance, et dont ils reconnaîtraient l'autorité, — qui, sans professer des théories bien sévères sur la morale, gardent cependant assez de liberté pour pouvoir porter sur le théâtre des jugements motivés et désintéressés. On les reconnaît sans peine, car leur allure n'a rien de chrétien, ni surtout, d'ecclésiastique. Les mondains s'étonneront de les rencontrer dans l'opposition : ils n'ont pas cherché à s'y mêler, ils s'y trouvent malgré eux, et en tous cas, sans le savoir, au moins, sans le vouloir. Mais, puisqu'ils y sont, c'est donc qu'ils ne pensent pas beaucoup de bien du théâtre, qu'ils en pensent, au contraire, beaucoup de mal, qu'ils voient très justement, — parce qu'ils ne ferment pas les yeux à l'évidence, — qu'il y a dans le théâtre un élément, et très considérable, d'influence mauvaise. Parfaitement désintéressés, d'ailleurs, — il faut y insister, — usant largement du théâtre, au moment qu'ils le dénoncent, plusieurs même en abusant de la manière la plus impudente, l'encourageant à l'occasion, plaidant éloquemment en sa faveur, ils sont forcés quand même, et parce qu'ils le connaissent trop bien, d'avouer ses méfaits, de reconnaître et de déclarer que tout n'est pas beau dans l'art dramatique, que surtout tout n'est pas bon, que peut-

être rien n'est bon, et enfin que si le théâtre n'est qu'un "jeu", c'en est un assurément bien dangereux, et plus propre encore à pervertir qu'à amuser.

Il ne serait peut-être pas sans profit de faire connaître les jugements de quelques-uns de ces "gens du monde", et pour cette seule raison que c'est eux qui les ont portés, et qu'ils ne sont le produit que de leur expérience ou de leurs méditations. On y trouvera, entre autres, cet avantage de mieux comprendre que l'Eglise, en cette matière qui touche de si près les mondains et sur laquelle ils sont si chatouilleux, que l'Eglise n'est pas plus sévère, ou plus intolérante que la raison ne l'exige, et qu'en s'attachant à sauver les âmes par l'éloignement des influences mauvaises, elle rend de grands services à la société par ses travaux d'assainissement et de relèvement. Non, certes, que l'Eglise ait besoin de l'approbation de qui que ce soit parmi "les gens du monde" pour s'assurer qu'elle est dans la vérité, ou que ses fidèles doivent recourir à d'autres autorités que la sienne pour apprendre quels sont les dangers qu'ils peuvent courir ; mais il importe, dans une question où trop d'esprits s'aveuglent, de bien montrer par tous les moyens, et en usant de toutes les ressources, de quel côté sont les préjugés et de quel côté le bon sens.

Pour commencer, en voici un que l'on cite "à cause de son nom" : c'est "le citoyen de Genève," le philosophe de la tolérance et de la "sensibilité". Il ne faudrait pas s'étonner de ne point trouver de logique dans cet homme, — en qui tout est contraste, — mais plutôt un manque de suite et de correspondance entre ce qu'il disait et ce qu'il était. Aussi bien ne veut-on pas savoir ce qu'il était, mais ce qu'il a dit. Il lui paraissait, à lui-même, "plaisant d'imaginer quelquefois les jugements que plusieurs porteraient de ses goûts, sur ses écrits", et que, par exemple, à propos de sa *Lettre sur les Spectacles*, l'on ne manquerait pas de dire : Il ne peut souffrir la comédie. "J'aime la comédie à la passion, avoue-t-il, et je n'ai jamais manqué volontairement une représentation de Molière". Aussi n'était-ce pas la logique de sa conduite qui lui inspirait "quelque fierté", mais "la pureté d'intention qu'il mettait à écrire, " et un désintéressement dont fort peu d'auteurs,

dit-il, m'ont donné l'exemple, et que fort peu voudront imiter". Ses intentions, pour le moment, importent peu, pourvu qu'il raisonne juste. Il se vante : ce qui ne l'empêche pas de trouver parfois la vérité, et de la dire. Et il l'a dite, sans trop d'emphase et de déclamation, sur " les spectacles ".

Et d'abord, il n'approuve pas qu'on recherche les spectacles comme un amusement, — ce qui est la manière des mondains. — Ce ne sont pas ses théories sur l'art qui l'empêchent d'accepter cette conception du théâtre ; il n'a pas la prétention de défendre l'inspiration des auteurs dramatiques contre les goûts du public qui n'est là que pour tuer le temps, contre " cette foule grossière ", " cette cohue dont l'aspect fait peur au génie " (1). Il tire d'autre part les raisons de son dissentiment : c'est de " l'état d'homme " qu'il les prend.

" Au premier coup d'œil jeté sur ces institutions, je vois d'abord qu'un spectacle est un amusement ; et, s'il est vrai qu'il faille des amusements à l'homme, vous conviendrez au moins qu'ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires, et que tous amusement inutile est un mal. . . . L'état d'homme a ses plaisirs, qui dérivent de sa nature, et naissent de ses travaux, de ses rapports, de ses besoins ; et ces plaisirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'âme plus saine, rendent quiconque en sait jouir peu sensible à tous les autres. Un père, un fils, un mari, un citoyen, ont des devoirs si chers à remplir, qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du temps rend le temps plus précieux encore ; et mieux on le met à profit, moins on en sait trouver à perdre. . . . C'est le mécontentement de soi-même, c'est le poids de l'oisiveté, c'est l'oubli des goûts simples et naturels, qui rendent nécessaire un amusement étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la scène, comme s'il était mal à son aise au dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce barbare à qui l'on vantait les magnificences du cirque et des jeux établis à Rome. Les Romains, demanda ce bon homme, n'ont-ils ni femme, ni enfants ? Le barbare avait raison. L'on croit s'assembler au spectacle, et c'est là que chacun s'isole ; c'est

(1) Faust : Prolog. sur le théâtre.

là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables. pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivants " (1).

Le motif ne manque certes pas d'élévation ; et l'austère leçon, que renferment ces paroles, sur les graves devoirs de la vie et sur le prix du temps donné pour les remplir, est bien de nature à trouver un écho dans les bonnes consciences. Mais les oisifs du théâtre, — il est à peine besoin de le faire remarquer, — ne sont pas de ceux qui honorent " l'état d'homme " et en relèvent la dignité par leurs vertus ; on n'en compte guère parmi les pères, les fils, les maris, les citoyens qui se reconnaissent dans la société de sérieuses obligations, et qui s'en acquittent. Eux ne s'acquittent pas de la vie, ils y jouent ; et volontiers ils répondraient aux plus sages avis, avec Figaro : " Ma foi ! monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois point de profit je veux au moins du plaisir ; et vive la joie ! "

Aussi le " citoyen " a-t-il bien senti que " ce langage n'était plus de saison ". Mais il en a un autre, plus direct, pour établir la malfaisance du théâtre. Écoutons-le jusqu'au bout.

" La scène, en général, est un tableau des passions humaines, dont l'original est dans tous les cœurs ; mais si le peintre n'avait soin de flatter ces passions, les spectateurs seraient bientôt rebutés, et ne voudraient plus se voir sous un aspect qui les fit mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuses, c'est seulement à celles qui ne sont point générales, et qu'on hait naturellement... Et alors ces passions de rebut sont toujours employées à en faire valoir d'autres, sinon plus légitimes, du moins plus au gré des spectateurs... Il faut, pour leur plaire, des spectacles qui favorisent leurs penchants, au lieu qu'il en faudrait qui les modérassent... Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la scène. Un homme sans passion, ou qui les dominerait toujours, n'y saurait intéresser personne... Qu'on n'attribue donc pas au théâtre le pouvoir de changer des sentiments ni des mœurs qu'il ne peut que suivre et embellir... Je sais que la poétique du théâtre prétend faire tout le contraire, et purger les pas-

(1) Lett. sur les Spec.

sions en les excitant : mais j'ai peine à bien concevoir cette règle. Serait-ce que, pour devenir tempérant et sage, il faut commencer par être furieux et fou ?

Soit qu'on déduise de la nature des spectacles, en général, les meilleuress formes dont ils sont susceptibles ; soit qu'on examine tout ce que les lumières d'un siècle et d'un peuple éclairés ont fait pour la perfection des nôtres, je crois qu'on peut conclure de ces considérations diverses que l'effet moral des spectacles et des théâtres ne saurait jamais être bon ni salutaire en lui-même, puisqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune sorte d'utilité réelle sans inconvénients qui les surpassent. Or, par une suite de son inutilité même, le théâtre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs peut beaucoup pour les altérer. En favorisant tous nos penchants, il donne un nouvel ascendant à ceux qui nous dominent ; les continuelles émotions qu'on y ressent nous énervent, nous affaiblissent, nous rendent incapables de résister à nos passions ; et le stérile intérêt qu'on prend à la vertu ne sert qu'à contenter notre amour propre, sans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes compatriotes qui ne désapprouvent pas les spectacles en eux-mêmes ont donc tort."

Voilà donc quels sont " les vrais effets du théâtre " : substituer, dans l'homme, l'instinct de la passion au gouvernement de la raison, et faire disparaître, par conséquent, toute règle des mœurs. Sont-ce là des préjugés ? Et si ce n'en sont pas, la conclusion est-elle assez claire ? Si le théâtre ne saurait être moral, ni même neutre dans ses effets, il est donc immoral, et on doit donc le désapprouver et même s'y opposer, c'est-à-dire, prendre vis-à-vis de cette institution l'attitude des " gens d'Église ".

Mais à ceux que cette déclaration ne satisferait pas, qui la trouveraient trop enveupée, ou trop voilée de réserve, on peut en offrir une autre plus directe, toute crue, ou toute nue, que le plus grand " oseur dramatique " du siècle dernier jeta un jour brutalement à son " cher public ".

(à suivre)

fr. M. DOMINIQUE LAFERRIÈRE.

PETITES MÉDITATIONS

SUR L'USAGE DE LA MALADIE

Peu se corrigent par la maladie, de même que peu se sanctifient par de fréquents pèlerinages.

(Imitation, livre I. ch. XXIII, 4.)



DANS une maladie prolongée, l'âme traverse trois périodes dont la durée dépend de sa générosité.

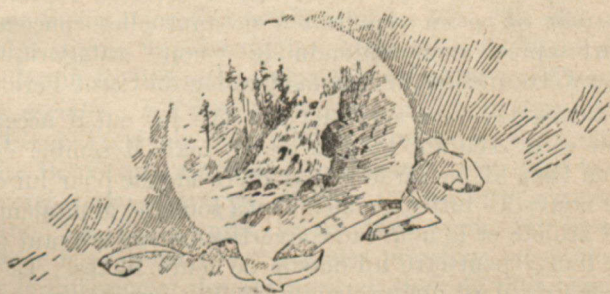
1. La première est une époque de ralentissement dans la marche vers la perfection. Le malade espère être bientôt débarrassé de sa croix ; *il patiente* ; privé de la plupart de ses exercices de piété, il ne songe pas à les remplacer par d'autres qui soient adaptés à son état ; de là naît le relâchement.

2. Dans la deuxième période, le malade *s'irrite* de la durée de son impuissance ; la tiédeur commence à l'envahir. S'il entreprend de résister, c'est par le retour à quelque'une de ses anciennes pratiques ; mais elles ne sont plus proportionnées à son état, et il est arrêté à chaque effort par sa faiblesse. Alors son oisiveté nourrit de vaines rêveries ; jaloux de toute supériorité en autrui, il se recherche dans son heureux passé, dans ses succès, dans les espérances qu'il a données ; il forme des projets dont l'accomplissement exige qu'il soit guéri, et la lenteur de la guérison l'exaspère. Il se rend esclave de son corps qu'il caresse comme un fils délicat ; il fuit la plus légère probabilité de souffrance, il se préoccupe de ses aises, il s'inquiète des moindres symptômes d'indisposition, il se trouble pour un obstacle à son régime. Il se dissipe avidement dans des frivolités, de tendres épanchements, des confidences, des

critiques. En un mot, il se livre à tout ce qui lui peut faire oublier l'humiliation de son amoindrissement actuel, sans voir qu'il laisse croître en lui démesurément l'orgueil de la vie.

3. *Dieu* néanmoins n'abandonne pas l'âme indocile et ne lui permet pas d'adoucir sa situation ; plus elle se complait en soi-même, et plus il l'anéantit. S'il ne lui laisse point reprendre ses exercices d'autrefois, c'est qu'il veut lui donner la dévotion de la croix dont il la charge, et qu'elle trouve en cette croix la sanctification qu'il y a cachée pour elle. Que l'âme se laisse pénétrer par cette cruelle et amoureuse doctrine : elle verra se réaliser en elle la parole de l'apôtre : La vertu se parfait dans l'infirmité. Sans attendre, pour reprendre sa route vers les sommets, une fuyante guérison, elle méprisera sa chair incapable de soutenir l'essor de l'esprit ; elle regardera le passé avec horreur, à cause des vanités dont il est plein ; elle remettra l'avenir à *Dieu* ; elle se fortifiera dans les amertumes du présent. Peut-être, la grâce aidant, en arrivera-t-elle à se réjouir dans la souffrance et à savourer la douleur comme une pure volupté. Elle prendra gloire à sa faiblesse, afin que la force du Christ habite en elle : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi.*

FR. V. M. B. o. f. m.



M. FERDINAND BRUNETIÈRE



J'AI PROMIS deux pages de regrets sur la mort de l'éminent critique parisien.

Et, en premier lieu, je ne puis me tenir de faire un rapprochement entre sa mort et celle d'un autre brillant défenseur de la foi catholique, le Comte Charles-René de Montalembert. Ce dernier expira le 13 mars, 1870, au moment où l'Église de France traversait une phase à la fois pénible et glorieuse de son histoire, peu de temps avant la proclamation du dogme de l'infailibilité pontificale. Il avait témoigné d'avance de sa totale et ferme adhésion à la solennelle démarche de Pie IX, mais non sans combat intérieur et sans sacrifice d'idées chères. Le directeur de la *Revue des deux Mondes* est frappé également dans une heure de péril et d'angoisse religieuse. Le Pape de Rome a parlé et parlera encore, traçant au clergé et aux fidèles de France une ligne de conduite opposée peut-être aux règles de la prudence humaine. M. Brunetière s'est soumis. Mais, d'après les gestes précédents du célèbre académicien, ne doit-on pas supposer qu'au moment de se soumettre, il passa par des incertitudes et des malaises d'âme ? Il avait signé, dicté peut-être, inspiré du moins, la fameuse Lettre aux Evêques français. Tout en blâmant la rupture par le gouvernement d'un contrat séculaire avec la Papauté, il avait manifesté, à diverses reprises, le ferme espoir qu'on en viendrait à de mutuelles concessions. Il meurt après avoir entendu le "non" catégorique de Rome, et s'être incliné devant la décision du Saint-Père.

D'autres décisions suivront celle-là : les eut-il acceptées du même cœur d'enfant ? Je le crois ; mais il semble également que Dieu ait voulu le retirer de ce monde pour lui épargner de nouvelles luttes, de même qu'à son aîné Montalembert. Le vieil athlète et le nouveau converti sont morts avant qu'ils fussent tentés peut-être au-dessus de leurs forces. Et tout cela, je le sais, n'est que probabilités, vues incertaines, calculs

humains. Mais lequel, parmi les lecteurs du *Rosaire*, ou même ceux de la *Revue des deux Mondes*, ne bénirait intérieurement la cause première de se voir retiré de cette terre d'exil à la veille d'y commettre une sottise ?

La mort soudaine de M. Brunetière a néanmoins consterné tous ses amis inconnus, nombreux au Canada. Sa carrière de catholique militant fut courte et bien remplie. Sa personne et sa vie lui donnèrent tout crédit dans la société et lui permirent de faire beaucoup en peu de temps. Son nom même, — ce nom de majestueuse allure et de grave consonance, — qui rappelait toute la science, tout l'art et le savoir-dire d'une époque, lui servit admirablement à défendre la foi. La *Revue* austère et select à lui confiée fut pour ses idées nouvelles un puissant organe de diffusion, bien qu'il eût hésité toujours, et pour de sérieux motifs, à lui donner un caractère strictement confessionnel. Mais avant tout, son passé, son passé de critique et d'érudit toujours épris d'idéal et d'humaine vérité, son passé d'incroyant toujours en quête de vérité supra-naturelle, témoignait en sa faveur et parlait avant lui. Et donc, n'en déplaise à personne, sa parole et ses écrits eurent l'ensemble des qualités qui subjuguent, si l'on y joint cette éloquence, cette haute tenue littéraire, "cette religion de la forme sans laquelle," disait-il, "aucun Français n'a jamais laissé rien de durable."

Sa carrière d'écrivain fut également très-féconde, car il débuta fort jeune, et il avait en horreur toutes les formes de la paresse intellectuelle. Dans l'histoire encore à faire de la critique littéraire française, M. Brunetière aura sa place choisie parmi les plus brillants esthètes du XIX^e siècle. Ce siècle, voué aux constatations positives et à l'information documentaire, aura vu la critique littéraire elle-même devenir une science à part, ayant sa méthode et ses lois. Et cela, grâce à ses plus dignes représentants : à Madame de Staël, qui déjà considérait la littérature dans ses rapports avec les institutions sociales ; à Villemain, qui le premier fit appel à la biographie de l'écrivain pour comprendre et juger son œuvre ; à Sainte-Beuve, qui, après avoir un instant versé dans la critique *impressionniste*, entreprit d'écrire "l'histoire naturelle des esprits" ; à Taine, enfin, lequel, tard venu, fut bien obligé d'outrer le système des "grandes pressions environnantes", pour le différencier des autres et en tirer de plus beaux déve-

loppements. Que fera Mr. Brunetière après ses rigides devanciers ? Il va se montrer plus rigide qu'eux tous. Trop philosophe pour faire de l'impressionisme, (vous l'avez entendu : il ne loue jamais ce qui lui fait plaisir), trop personnel pour suivre les brisées des confrères, il aura son propre système scientifique. Il appliquera tous les principes de la doctrine évolutive à la critique littéraire, qu'il envisage comme " une science analogue à l'histoire naturelle. "

Je sais bien ce que la critique a gagné au changement, et mieux encore ce qu'elle y a perdu. Ce n'est pas le moment d'insister. Mais regrettons en passant cette commission malheureuse, intempestive, de l'art et de la science destinés, semble-t-il, à se prêter un mutuel appui sans jamais se compénétrer. D'ailleurs, la théorie du transformisme n'est point démontrée. Elle prête même au ridicule par de certains côtés, lorsqu'on songe aux pérégrinations sous-marines des disciples de Haeckel à la recherche du fameux *pytékanthrope*, l'homme-singe, censé perdu à travers les ilots de la Polynésie. Et le talent critique de Mr. Brunetière a-t-il gagné dans ces hardis empiètements sur un domaine étranger ? L'écrivain ne pouvait-il pas rester lui-même et faire œuvre personnelle, sans construire un " palais d'idées " plus ou moins contestables ? Oui, grâce à la solidité de son jugement, à sa puissance de réflexion, et au don particulier qu'il avait de creuser un lieu commun avant de l'exploiter. Voyez-le plutôt à l'œuvre dans une minute d'abandon, et parlant de l'art en simple esthète. Entendez-le discourir sur les grâces fuyantes d'Anatole France, ou louer Puvis de Chavannes d'avoir " aéré " la peinture contemporaine. Ou bien, relisez l'exorde du *Discours de réception à l'Académie française*, un petit chef-d'œuvre de finesse et d'originalité.

On pourrait formuler encore d'autres réserves au sujet de Brunetière historien critique de la littérature ; et malgré tout, sa gloire demeure intangible. Il y aura sur sa tombe un petit concert d'imprécations, peut-être même une danse mutine et révoltée. Car il a mis à néant plus d'une vanité littéraire et dégonflé plus d'une vessie. Tous les vrais amis des lettres et de la religion pleureront ce grand mort.

fr. M. A. LAMARCHE, O. P.

Fall-River, 15 Déc. 1906,

CHRONIQUE

LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE EN FRANCE. — Tout le monde a les yeux tournés vers la France et les grands événements qui s'y précipitent depuis quelques semaines ; et ce ne sont pas seulement les catholiques de l'univers entier qui s'attristent de la persécution que l'on fait subir à leurs frères, dans ce malheureux pays, mais ce sont encore tous les chrétiens, tous ceux qui ont retenu le sentiment de la justice et de l'humanité.

Notre intention n'est pas de rapporter les faits, même brièvement ; les journaux tiennent suffisamment au courant le grand public. Il est seulement regrettable que les dépêches qu'ils publient n'aient pas toujours le caractère d'impartialité, ni même de vérité, qu'on leur voudrait voir, surtout dans un pays comme le nôtre. Si l'on s'en afflige, ce n'est pas que l'on ignore la provenance de ces dépêches ; mais on s'étonne et l'on s'afflige justement de ce que des journaux, que le public est prié de vouloir bien considérer comme catholiques, reproduisent ces dépêches telles qu'elles leur parviennent, et mettent ainsi dans l'esprit du peuple une représentation des choses, qui se trouve être souvent l'inverse de la réalité. Et les commentaires tendancieux des rédacteurs ont pour effet d'aggraver encore l'impression produite par les dépêches, impression si nettement défavorable aux persécutés. L'on voudrait nous faire croire, ni plus ni moins, que c'est l'Etat qui joue le beau rôle dans la crise actuelle, en France, que l'intolérance, l'obstination est du côté des catholiques, c'est-à-dire donc, du Pape, et que le gouvernement de la République a épuisé toutes les mesures de conciliation vis-à-vis de l'Eglise. Qu'on ne le dise donc pas, puisque c'est faux à en crever les yeux les plus myopes, et que de le dire, c'est de plus, pour des catholiques, la dernière des lâchetés. Certes, c'est avec justice et un grand à propos que le Cardinal Gibbons a dernièrement éclairé le peuple Américain, trompé lui aussi par la presse, sur la nature des différends entre le Vatican et le gouvernement français, et sur la véritable attitude de ce dernier. Si son appel au bon sens et à l'équité est entendu, il n'est pas besoin d'être prophète pour

dire que le résultat en sera de mettre la France gouvernementale au banc de l'opinion publique. Ce qui ne prendra d'ailleurs que fort peu temps, puisque c'est déjà chose faite en beaucoup de pays. Les nombreuses adresses de sympathies, reçues par l'épiscopat français, de toutes les parties du monde, le montrent assez. Il est vrai que ce sont les catholiques, surtout, qui ont jusqu'ici manifesté leur indignation, et certaines gens ne leur reconnaissent pas encore, ou ne leur reconnaissent plus, le droit de faire l'opinion ; peut-être attendent-ils de connaître le sentiment des Chinois et des Hindous, avant de se prononcer sur la conduite de la République Française ! En l'attendant, qu'ils lisent ce que l'on pense en Angleterre, au pays de "l'entente cordiale", des fantaisies persécutrices du bloc.

On lit dans le *Birmingham Post* :

"La querelle qui a mis aux prises la République et le Vatican, doit retenir notre attention, à nous Anglais, non moins que celle de toute autre nation, et peut être plus encore ; car, bien que nous soyons constitutionnellement un État protestant, l'Église catholique romaine est l'Église-mère de la Chrétienté. Et nous avons atteint, dans notre histoire religieuse, un point où l'aversion pour cette Église est tout près de disparaître, et où cette aversion fait place à un sentiment de sympathie, qui nous intéresse à ce qui lui arrive dans le monde entier. D'où il résulte que la lutte entre l'Église et l'État en France est notre affaire, en même temps que celle des Français et du Vatican, parce que cette querelle n'est qu'une manifestation locale d'une lutte dont l'étendue est celle du monde entier. . . .

" L'Encyclique pontificale, conclut le journal anglais, est une acception formelle, de la part du Vatican, de la guerre que lui a déclarée le gouvernement français. Or il y a des hommes d'État au Vatican comme à Paris, et même, au Vatican, les maîtres en l'art de la politique sont fort habiles à se débrouiller dans des crises semblables à celle dont nous sommes maintenant les témoins. Bismarck lui-même est "allé à Canossa", bien qu'il eût hautement déclaré que nul ne pourrait l'y mener. Il serait tout à fait avantageux à la France de trouver un moyen de faire la paix avec l'Église. Les Républiques et les Monarchies passent, mais l'Église reste. Si le conflit est porté aux extrêmes, la société française sera secouée jusque dans ses fondements. Ce n'est certainement

pas un état de choses qui puisse tourner à l'avantage d'un gouvernement quelconque ”.

La *Saturday Review* ne parle pas autrement :

“ Si l'action du Pape avait besoin de justification, elle en trouverait une dans les critiques mêmes qu'elle suscite. Lorsque des Français qui se prétendent catholiques conseillent la soumission en matière spirituelle à un État athée, il est temps de protester contre leur lâcheté. . . . A lire l'Encyclique, il ne semble pas que la Papauté fasse des demandes impossibles. Tout ce que l'État français a à faire, c'est de conclure avec le Saint-Siège un arrangement accordant à l'Église de France une situation analogue à celle que M. Gladstone octroya à l'Église d'Irlande lorsqu'il la sépara de l'État. A cette condition, la paix religieuse pourra exister ; si on la refuse, la responsabilité des troubles et des sacrilèges qui seront la conséquence de ce refus incombera uniquement à la République. Il est de fait que le Pape est sous tous les rapports la personne lésée, et, dans le cas présent, la cause pour laquelle il combat est la cause de la chrétienté ”.

Il est regrettable que la leçon à des journaux catholiques vienne de journaux protestants !

Pour ce qui est de l'attitude des catholiques français dans la crise actuelle, et des sentiments que cette tourmente leur inspire, on les connaîtra, croyons-nous, assez exactement, en lisant ce “ *Propos pour l'heure présente* ”, qu'un correspondant anonyme adresse à la *Revue pratique d'Apologétique* (1er déc.).

“ Tout les regards sont fixés, bien anxieux, sur cette échéance redoutable du 11 décembre. Qu'advient-il alors ? Personne ne saurait le prévoir ; car c'est une chute dans l'inconnu. Pour qui aura-t-elle les plus désastreuses conséquences ? Pour les victimes qui y tombent, ou pour ceux qui les y poussent ? C'est le secret de Dieu. Une chose pourtant est sûre, c'est que cet avenir, que nous ignorons, sera ce que notre vitalité le fera.

Il y a dans nos rangs certains hommes découragés. Ils voient avec un amer regret que nous allons être dépouillés de tout, que l'Église perdra ses rentes et ses immeubles, que ses cadres séculaires seront brisés ou transformés, que ses œuvres seront compromises, qu'elle sera découronnée de son prestige

officiel. Des secousses qui ébranlent l'édifice religieux, ils n'aperçoivent que les ruines produites.

D'autres, d'un optimisme trop prompt, considèrent comme un bienfait l'orage qui passe sur nous. Ils ne regrettent pas ce qui tombe ; ils ne pensent qu'à ce qu'ils espèrent élever à la place. Sur les décombres de demain, ils ne pleureront pas ; ils espèrent les déblayer bien vite, et bâtir de nouveau. Comme ils escomptent la liberté, ils croient que nos pertes immenses ne l'achètent pas trop cher. Amis du changement, ils sont heureux que le passé croule ; ils ne disent point, d'ailleurs, comment on le remplacera.

Plus sages nous apparaissent ceux qui déplorent la crise présente, mais ne s'en émeuvent pas. Ils sont conscients de tous nos malheurs de demain, et ils sont persuadés que ce sont de vrais malheurs, puisqu'ils consistent dans la destruction même des moyens d'action que l'Église approuvait et défendait avec un soin jaloux ; mais ils ne se déconcertent point. Dans les luttes sociales, auxquelles Dieu ne soustrait point ses élus, nous sommes des vaincus : rien n'est plus évident. Il n'est pas moins clair que nous sommes des vaincus parce que nous étions des faibles. Étions-nous bien des faibles ? N'étions-nous point des morts ? Si nous étions des morts, c'en serait fini de nous ; de la tombe où nous descendrions, nous ne sortirions plus. Mais nous n'étions que des faibles, et par conséquent, encore des vivants : des vivants dont la vitalité semblait même prendre, dans tous les domaines, une recrudescence nouvelle, riche de belles espérances. Or les vivants, si on les secoue, peuvent sortir de leur torpeur ; les coups qu'ils reçoivent raniment leur activité. Et une fois que l'activité vitale a repris son cours ascensionnel, — l'histoire des âmes et des peuples en est la preuve, — on ne peut ni la comprimer ni entraver son progrès ; la fermentation de la vie est une irrésistible force. Et pourquoi cette pointe aiguë de la persécution qui va pénétrer dans nos chairs n'aurait-elle pas cet effet de rénovation en nous ? Elle nous réveillera, et si elle nous réveille, qui pourra arrêter l'expansion puissante de notre vie rajeunie ? Là réside l'espoir de l'avenir. Les combinaisons politiques, mêmes les meilleures, même celles que l'autorité légitime adopterait, ne seront point notre salut. Le salut, — l'autorité prend soin de nous le dire elle-même, — viendra de notre renouvellement de vie : dans le clergé, plus de piété, plus de travail, plus de zèle, plus d'abnégation ; dans les fidèles

plus de sérieux, plus de logique pour accorder la vie avec la croyance, plus de mortification, plus de prosélytisme. Car, disons-le franchement, que nous coûtait, à nous tous, notre catholicisme purement verbal ? Cette montée de sève chrétienne marquera un point de départ dans la rénovation. Il nous restera alors à discipliner cette vie renaissante ; car, si elle est indépendante et capricieuse dans ses allures, à quoi servira-t-elle ? Là s'impose l'obéissance à l'Église : obéissance d'autant plus aisée, qu'en l'Église nous voyons l'autorité de Dieu lui-même. Dans ses mains, nos forces, docilement groupées, formeront un invincible faisceau. Les sacrifices de pensée personnelle, de tactique, qu'elle nous demandera, doivent être joyeusement consentis : car c'est dans l'unité seulement, et dans la volonté de Dieu, que la victoire se préparera pour la cause que nous défendons ”.

LE SAULCHOIR (KAIN).—Un groupe de professeurs dominicains se propose de faire paraître, à partir de janvier prochain, une nouvelle Revue, dont la direction et l'administration seront fixées au couvent du Saulchoir, et dont le titre sera : *Revue des sciences philosophiques et théologiques*.

Voici, exposé par ses directeurs, dans le prospectus-réclame, le programme de cette importante publication :

“ Le titre de la Revue en indique assez clairement la matière : c'est l'ensemble des sciences philosophiques et théologiques. Par sciences philosophiques nous entendons ici : la *Logique*, la *Métaphysique*, l'*Esthétique*, la *Psychologie* et la *Morale* individuelles et sociales, l'*Histoire de la Philosophie*. Par sciences théologiques, nous voulons désigner, non seulement les disciplines proprement théologiques, mais encore les connaissances purement rationnelles, en relation avec les premières. Nous ferons donc figurer dans ce groupe : la *Méthodologie théologique*, la *Théologie spéculative*, la *Théologie biblique*, l'*Histoire des doctrines théologiques*, la *Science des Religions*.

Le caractère compréhensif ou, si l'on veut, synthétique de la Revue, qui ressort de l'ampleur même de son programme, est ce qui constitue à nos yeux sa principale raison d'être et ce que nous tenons à mettre tout d'abord en relief. C'est par là, pensons-nous, qu'elle a chance de répondre à un besoin qui grandit de jour en jour, le besoin qu'éprouvent les savants,

cantonnés dans leurs spécialités par les exigences de leurs recherches, de confronter leurs méthodes et de se communiquer leurs résultats. Plus le contact s'étendra et s'affermira, plus efficacement sera assuré ce progrès *concordant* des sciences diverses, qui est le vœu de tous les esprits sages. C'est pour faciliter ce contact bienveillant que la création d'une Revue nous a paru opportune.

La Revue comportera des *Articles*, des *Notes*, des *Bulletins*, une *Chronique* et la *Recension des Revues*. Les *Bulletins*, la *Chronique* et la *Recension des Revues* tiendront, dans chaque numéro, autant de place que les *Articles* et les *Notes*. Les *Bulletins* grouperont, sous différents titres, l'analyse et la critique des publications intéressant les sciences philosophiques et théologiques. Mieux que des recensions détachées, ils pourront mettre en lumière les résultats vraiment acquis et les tendances diverses qui se manifestent dans chaque ordre de recherches. Voici la liste de ces *Bulletins* : *Philosophie* ; — *Histoire de la Philosophie* ; — *Science des Religions* ; — *Théologie biblique* ; — *Histoire des doctrines théologiques* ; — *Théologie spéculative*. Chaque numéro comprendra au moins deux *Bulletins*. — La *Chronique* est le complément nécessaire des *Bulletins*. Elle contiendra de brèves indications bibliographiques d'intérêt secondaire, des renseignements sur les travaux des corps savants et des congrès scientifiques, des informations sur la vie des Universités, (cours, conférences, mutations dans le personnel enseignant), enfin des notices sur les personnalités scientifiques les plus en vue, faisant connaître leurs œuvres, leurs tendances, les écoles auxquelles elles se rattachent, etc. — La *Recension des Revues* donnera le titre des articles, en rapportant brièvement les conclusions de chacun d'eux. Dès le premier numéro, le dépouillement portera sur une soixantaine de périodiques ”.

La Revue paraîtra tous les trois mois par fascicules in-8° d'environ 200 pages.

Les abonnements sont annuels et partent du mois de janv.

Le prix d'abonnement est de 12 francs pour la France et la Belgique, de 14 francs pour les autres pays de l'Union postale.

Pour tout ce qui regarde la rédaction et l'administration, s'adresser à LA DIRECTION de la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, Le Saulchoir, à Kain, BELGIQUE.